



NATALIE « *Natalia* » McLENNAN

LE PRIX À PAYER

L'histoire de la plus célèbre escorte de New York

 LES EDITIONS DE
L'HOMME

LE PRIX À PAYER

Photo de la couverture: Terry Hughes
Design de la couverture: Sonia Fiore
Infographiste: Chantal Landry

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

- Pour le Canada et les États-Unis:
MESSAGERIES ADP*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Tél.: 450 640-1237
Télécopieur: 450 674-6237
Internet: www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et
Archives Canada

Natalie « Natalia » McLennan

McLennan, Natalie

Le prix à payer : l'histoire de la plus célèbre escorte
de New York

Traduction de: The price.
Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7619-2662-1

1. McLennan, Natalie. 2. Prostituées - New York
(État) - New York - Biographies. 3. Hôtes et hôtesse
s d'accueil - New York (État) - New York - Biographies.
I. Titre.

HQ146.N48M3214 2009 306.74'2092 C2009-942173-9

10-09

© 2008, Natalie McLennan & Phoenix Books, Inc.

© 2009, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

L'ouvrage original a été publié
par Phoenix Books, Inc.
sous le titre *The Price*

Dépôt légal : 2009
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-7619-2662-1

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de déve-
loppement des entreprises culturelles du Québec
pour son programme d'édition.



Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de
l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouverne-
ment du Canada par l'entremise du Programme
d'aide au développement de l'industrie de l'édition
(PADIE) pour nos activités d'édition.

NATALIE « *Natalia* » McLENNAN

LE PRIX À PAYER

L'histoire de la plus célèbre escorte de New York

*Traduit de l'anglais
par Paule Pierre*



Une compagnie de Quebecor Media

Prologue

L'audition

« Nat, appelle un taxi et viens me rejoindre », dit la voix à l'autre bout du fil. « Je veux que tu rencontres quelqu'un. La plus belle fille que j'ai jamais vue. »

Le tact de Jason. Typique, me dis-je.

D'accord, c'est mon mac, et je suis une escorte. D'accord, je sais que pour la plupart des gens, nous vivons dans un monde au-delà du bien et du mal, un monde bizarre où la morale et les émotions ordinaires n'ont pas cours. Mais mettez vos sentiments de côté pendant une minute, et imaginez que votre petit ami vous dise ce que je viens d'entendre à propos d'une autre fille ! Plutôt dégrisant, pas vrai ? Mais j'ai fini par m'habituer. C'est une de ces petites manies qu'on trouve mignonnes au début d'une relation – comme le gars qui vous appelle « ma poulette », par exemple. Le problème, c'est qu'on finit par détester ça.

Je feins l'enthousiasme. « Vraiment ? *Cool.* »

Quand j'arrive à l'hôtel, Jason m'entraîne dans le lobby et me dit de jeter un coup d'œil à la réceptionniste derrière le comptoir.

« Surtout, ne la fixe pas ! »

Il a donné à cette fille, qui s'appelle Ashley, une de ses cartes d'affaires ultra-minces métallisées argent portant l'inscription : New York Confidential – Rocket Fuel for Winners. Pour l'instant, il dévore la nana des yeux.

J'examine la perle rare. Il faut bien le reconnaître, Jason ne s'est pas trompé. Il a l'œil pour ces choses-là. La dénommée Ashley est très *hot*, très *sexy*. Nous déambulons dans le hall en essayant de passer inaperçus, puis Jason me dit : « Bon, on se barre. Je voulais que tu la voies, c'est tout. Filons, j'ai faim. »

Nous rentrons au loft. On glande un peu, on fait l'amour, puis je fais venir des sushis. Ensuite, nous faisons notre commande hebdomadaire d'alcool (une douzaine de Veuve Clicquot, même chose pour la vodka Grey Goose, et une demi-douzaine de Johnny Walker blue). Et après ça, devinez qui appelle.

La petite agnelle de l'hôtel !

Je suis contente qu'elle appelle aussi vite. Ça veut dire qu'elle est intéressée et que Jason ne devra pas retourner là-bas pour essayer de la convaincre. C'est elle qui vient à nous. Une heure plus tard, elle arrive au loft. Je suis dans mon sanctuaire, assise sur mon trône devant le miroir de ma coiffeuse entouré de vingt ampoules. Mes chaussures, mes vêtements fabuleux sont éparpillés autour de moi, je suis énergisée par une énorme ligne de coke. Bref, je suis comme une reine dans son palais. Je jette un dernier regard dans le miroir. Mes boucles brunes sont brillantes, le mascara accentue la beauté de mes grands yeux bruns, mon rouge à lèvres Lip Venom rend mes lèvres pulpeuses. Ma peau est parfaite, malgré mes soirées bien arrosées, et je viens tout juste d'avoir un manucure et un pédicure, ce qui me donne l'impression d'être toute fraîche, même si ce n'est pas vraiment le cas. J'ai de petits seins et une longue cicatrice sur le ventre, mais cela ne m'empêche pas d'être satisfaite de mon physique. Certains clients me trouvent trop maigres, mais je vis à New York, où les filles qui ne sont pas maigres sont considérées comme grassouillettes.

En fait, je suis excitée à l'idée de voir la demoiselle. Elle entre, plus jolie que dans mon souvenir. Son visage est tout simplement adorable. Elle est bronzée; ses cheveux soyeux flottent librement. Elle est très jeune, et certainement moins expérimentée que moi, mais elle a cet éclat brûlant dans l'œil qui me dit qu'elle est prête à

tout. Elle a l'air gentille, ce qui ne gêne rien. Je me sens seule, j'ai besoin d'une amie.

Jason l'a amenée dans notre chambre pour que nous fassions connaissance dans mon royaume: mon petit salon de maquillage. C'est toujours là qu'il me présente les nouvelles venues. Dans les espaces exigus, on sent mieux l'énergie qui se dégage d'une personne, et on peut se mettre au diapason.

Les yeux d'Ashley se mettent à briller quand elle voit le miroir de théâtre au-dessus de ma coiffeuse.

« J'adore ça. J'ai toujours voulu avoir un miroir comme celui-là.
– Moi aussi. »

Je tapote le tabouret qui se trouve près de moi pour l'inviter à s'asseoir. Jason est appuyé au mur, il essaie de se faire tout petit. Il sait quand les filles veulent tout simplement être des filles.

« Je m'appelle Natalia.
– Ashley. »

« J'ai dit à Ashley que tu étais l'escorte numéro 1 aux États-Unis, dit Jason. Je crois qu'elle pourrait devenir le numéro 2. Qu'en penses-tu ? » Il rit, de son rire jasonien.

Je lorgne Ashley du coin de l'œil pour voir sa réaction. Ses yeux étincellent. En fait, Jason vient de lui ôter les mots de la bouche. Je n'ai jamais vu un tel enthousiasme. Toutes les filles qui travaillent pour l'agence ont été escortées ailleurs – c'est le cas de la plupart de nos recrues –, ou elles sont nouvelles dans le métier et il faut les convaincre que c'est une idée en or et leur tenir la main à chaque étape.

Ashley, elle, semble aussi heureuse que nous l'ayons trouvée que nous le sommes de l'avoir découverte.

Mais pour la première fois, je me sens un peu trahie. Dans ce métier, l'allure et l'attitude sont essentielles. La réaction des gars nourrit votre enthousiasme, votre énergie brute et, si je puis m'exprimer ainsi, vos vibrations positives. Cette fille a tout: l'allure, la beauté, le rayonnement. Jusque-là, j'ai toujours réussi à contenir ma jalousie et mes sentiments puérils un peu mesquins vis-à-vis

des autres nanas. Mais Ashley est trop parfaite. Il faut que je me raisonne pour faire taire mon envie.

« Une minute, Ashley ! dit Jason. Avant d'aller plus loin, j'aimerais te voir nue. »

Je guette la réaction de notre invitée.

Elle fronce les sourcils. Elle se demande sûrement comment réagir.

« C'est normal, ça ? »

Elle me questionne du regard.

« Moi, je l'ai fait. Comme je n'ai jamais travaillé ailleurs, je ne peux pas te dire si c'est la norme. Mais ça l'est ici. »

Je n'ajoute pas que lorsque je me suis déshabillée pour Jason, c'était pour une séance à trois qui a duré vingt-quatre heures, et où nous avons carburé à l'ecstasy. C'était avec la petite amie de Jason. Refaire l'expérience avec Ashley ne me poserait aucun problème, mais notre agence est en train de changer de cap. Nous avons décidé de devenir très sérieux en affaires. La veille au soir, Jason et moi nous sommes rendus dans la chambre de l'hôtel Gansevoort que nous louons pour nos clients. Nous avons fait venir une escorte afin de voir comment les filles de la concurrence se comportent. La pauvre avait tout faux. Elle s'est montrée naïve et honnête, mais pour des détails intimes, personnels. Quel client veut vous entendre parler de vos problèmes de drogue ou de votre mésentente avec votre famille ? Nous avons pris des notes mentales afin de rafraîchir les idées de nos filles sur ce qu'elles peuvent faire et ne pas faire, dire et ne pas dire.

« Si tu veux, je resterai ici », dis-je à Ashley.

Quand une fille est timide, je reste toujours dans mon petit salon, le dos tourné. Ça les met à l'aise.

« D'accord. De toute façon, ça m'est égal de me déshabiller », gazouille-t-elle.

Elle disparaît dans la chambre avec Jason. Je mets un disque. Deux minutes plus tard, ils sont de retour.

« Alors ? dis-je en rigolant. C'est non ? »

Ashley n'a même pas dû se déshabiller. Il est évident qu'elle a un corps parfait. La demande que Jason lui a faite n'avait qu'un seul objectif: lui faire savoir qui commande.

Nous éclatons de rire, et je vais chercher une bouteille de champagne pour fêter ça. Je fais sauter le bouchon, remplis les flûtes, lève mon verre à notre association. Puis je passe aux choses sérieuses.

« Les filles commencent à 800 \$ l'heure. Le tarif changera en fonction des échos que nous aurons de tes performances. Les appréciations sont « postées » sur un site nommé TheEroticReview.com. Elles auront un gros impact sur ton avenir. Nos clients sont riches, beaux, intelligents et drôles. Moi, j'ai vraiment eu de la chance, j'ai eu un tas de bonnes critiques. »

« Les meilleures de toutes », précise Jason.

« Pourquoi les meilleures ? » demande Ashley.

Je lui explique le système. « Mon tarif est passé de 800 à 1200 \$ l'heure grâce à ces critiques. Ce dernier mois, l'agence a fait un bond quantique à cause de ma réputation. À tel point que la demande est de loin supérieure à notre réserve de filles. »

Nous parlons vêtements, je lui dis ce qu'elle doit porter pour les rendez-vous. Je lui montre mes robes. Quand elle aperçoit mes chaussures, elle en a le tournis.

Puis nous abordons la question du prénom. Là, elle n'a aucune idée. On réfléchit tous les trois. Jason propose Mélissa, Brooke (je lui fais remarquer que nous en avons déjà une) ou Morgan...

J'examine la nouvelle. Elle porte ses verres fumés Dior sur la tête. Je trouve qu'elle a l'air d'une fille de banlieue bien élevée. Elle est pulpeuse, son corps est incroyablement sexy, sa voix un peu rauque, mais mélodieuse.

J'ai le prénom parfait!

« Victoria. »

Nous nous sourions. Un avenir fabuleux nous attend.

Chapitre premier

Championne canadienne

Les championnats nationaux canadiens junior de claquettes sont exactement tels qu'on peut les imaginer. On y retrouve inmanquablement des gamines automates se démenant désespérément pour sortir de leur médiocrité, et leur mémère pâlotte et souffrant d'embonpoint bien décidée à lancer leur rejetonne dans le showbiz. Ma mère n'était pas une mémère de ce genre, mais ça ne l'a pas empêchée de m'inscrire au cours de danse alors que je savais à peine marcher. Le championnat, c'était en 1996, et j'avais seize ans. C'était un grand moment pour elle et pour moi. Ce jour-là, elle n'était qu'un paquet de nerfs quand je suis montée en scène pour danser le swing – un numéro dont mon instructeur avait fait la chorégraphie à l'occasion de la compétition.

Il est préférable de swinguer avec un partenaire. Mais j'ai tournoyé, virevolté, sauté toute seule, comme on le faisait en 1942. L'événement avait lieu dans la salle de danse du Savoy. Quand je suis sortie de scène, j'étais sûre que moi, la petite Manitobaine en *poodle skirt*, je n'avais aucune chance de remporter un prix.

Lorsqu'on a annoncé que j'étais la championne nationale, ma mère a dansé de joie comme si je venais de battre Kerri Strug et de remporter la médaille d'or aux Olympiques.

J'aurais voulu conserver ce moment-là dans une petite boîte et la garder sous mon oreiller.

Ma mère n'a pas eu la vie facile. Un soir, juste avant Noël, mon père, propriétaire d'une entreprise de remorquage, lui a dit qu'il devait aller porter secours à un ami dont le camion était bloqué dans un banc de neige. Il n'est jamais revenu.

C'est du moins ce que maman m'a raconté. Je n'avais même pas un an quand c'est arrivé, donc je ne me rappelle de rien, même inconsciemment. Mon plus vieux souvenir remonte à mes trois ans. Mon père s'était installé dans le nord de l'État de New York avec sa petite amie et il était venu nous chercher le jour de Noël pour aller rendre visite à sa mère. Maman nous a embarqués, mon frère de neuf ans et moi, dans sa grosse voiture américaine. On était coincés dans nos combinaisons de ski. Il gelait, les vitres étaient couvertes de givre, on ne voyait pas à l'extérieur. J'avais peur, je ne comprenais rien à ce qui nous arrivait.

Je me suis tournée vers mon frère et je lui ai demandé: « C'est qui ?

– Notre père. »

Mon père n'a pas dit un mot.

Il nous a débarqués à la maison de sa mère, puis il est parti.

Je ne l'ai plus jamais revu. Quelques années plus tard, j'ai appris qu'il était parti au Texas. Pendant toute mon enfance, je n'ai jamais eu la moindre idée de l'endroit où il habitait. Je ne savais même pas s'il était vivant.

Après le départ de mon père, maman a continué à nous emmener chez ma grand-mère à chaque Noël. L'épreuve était d'autant plus pénible qu'on devait prendre le bus en plein hiver. Ma mère ne voulait pas passer pour un petit oiseau blessé aux yeux de notre grand-mère, mais chaque année, avant notre départ, elle rassemblait tout son courage pour lui demander: « Savez-vous où est Bill ? » Alors, ma grand-mère, petite immigrante écossaise comme il faut, lui donnait toujours la même réponse. « J'en ai pas la moindre idée. »

Ma mère baissait la tête et murmurait: « Ah bon ! Merci ».

Ma grand-mère regardait ailleurs et changeait de sujet.

Maman tenait une petite garderie de jour dans notre appartement. Il y avait toujours une demi-douzaine d'enfants qui couraient partout. C'est amusant quand on est petit, mais quand on devient adolescente dans un appartement qui n'a que deux chambres et qu'on s'éveille chaque matin dans les braillements des bébés, on oublie facilement que maman travaille comme une esclave et on commence très vite à détester la vie qu'on mène.

Elle voulait qu'on ait les meilleurs vêtements, la meilleure école, les meilleurs amis, mais c'était difficile. Nous étions des parias, de pauvres anglophones dans un quartier très francophone de Montréal. Maman est devenue hypersensible à tout ce qui nous entourait. C'est pour ça qu'elle voulait toujours qu'on ait les plus beaux habits. On était souvent fauchés, mais nos vêtements étaient impeccables, parfaitement repassés, et ma tignasse bouclée était toujours bien peignée et attachée avec un beau ruban.

Le départ de mon père était particulièrement dur pour mon frère. À l'adolescence, je me suis rendu compte qu'il me rendait responsable de la situation. En fait, mon père nous avait abandonnés peu après ma naissance. Je comprenais très bien qu'un jeune gamin de six ans puisse faire le lien entre les deux, et il n'avait sans doute pas tout à fait tort.

Maman a essayé de nous mettre à l'abri du chagrin. Elle ne nous a jamais dit de mal de notre père. En fait, elle ne nous a presque rien dit. Il est devenu un fantôme. Tout ce qui me reste de lui, ce sont des images mentales souillées par la colère et la confusion.

Mon dernier souvenir remonte à mes cinq ans : c'est mon anniversaire. Il m'a envoyé un cadeau. Maman doit me forcer à le déballer. C'est une poupée bout'chou – une des trois que je recevrai ce jour-là. Chaque fois que je jouerai à la poupée, je m'assurerai que la sienne porte les vêtements que je n'aime pas et ne reçoit pas de thé aux petites fêtes bout'chou.

Ma mère n'est plus jamais sortie avec un homme. Je n'étais qu'une petite fille qui ne connaissait rien aux relations sentimentales,

mais je me disais souvent que maman avait peur d'être à nouveau blessée. Toute personne qui a été abandonnée a peur de redevenir une victime. Elle s'est tout simplement fermée à toute possibilité d'aventure amoureuse ou de relations sexuelles. Elle a grossi, perdu sa confiance en elle, et elle a concentré toute son attention sur mon frère et sur moi.

Je vivais dans des « non » perpétuels. Si je lui demandais de rester à dormir chez une amie, c'était non. Maman s'agrippait à une illusion de sécurité. Elle essayait d'être une figure paternelle. Pour obtenir ce que je voulais, je devais discuter, marchander, essayer différentes tactiques.

Ce style de parentage fonctionnait bien pour mon frère. Pour moi, il était négatif. Il a créé en moi une propension à la rébellion qui se manifestait à la moindre tentative de contrôle.

La solution de maman, en ce qui me concernait, s'était cristallisée dans la danse à claquettes ! J'avais trois ans quand j'ai pris ma première leçon.

J'étais un petit phénomène. Je prenais des cours trihebdomadaires et, chaque fin de semaine, des leçons privées chez un professeur. Les instructeurs ne devaient m'apprendre les pas qu'une seule fois : je pouvais les répéter tout de suite. Ça les stupéfiait. À douze ans, j'ai commencé les compétitions. Je n'avais pas vraiment la tête à ça, mais j'adorais me produire en public. Et quand j'ai commencé à gagner, j'ai vu à quel point cela rendait maman heureuse. Alors j'ai continué. Je ramassais tous les prix.

C'était parfois atrocement ennuyeux. J'ai souvent demandé à maman d'abandonner. Mais elle s'obstinait. « Je ne t'ai jamais forcée à faire quoi que ce soit, mais ça, c'est une activité dans laquelle tu dois persévérer. »

Elle me menaçait de me priver de tous mes petits plaisirs, comme les cours de danse, par exemple.

Les claquettes m'ont amenée à d'autres passe-temps, comme jouer la comédie et chanter. À douze ans, Disney est arrivé en ville et a organisé une énorme audition pour le Club Mickey Mouse.

C'était une chance à ne pas laisser passer. On a mis ma photo en première page de *The Gazette* pour éblouir les juges. Tout en attendant des nouvelles des producteurs, j'imaginai que mon père me verrait un jour à la télé et se dirait: «Wow, elle est superbonne! Je me suis vraiment gouré quand je l'ai quittée.»

Je n'ai pas eu le rôle¹. Alors je me suis assise dans ma chambre devant un énorme poster de Joey McIntyre et des New Kids on the Block², et j'ai pleuré jusqu'à ce que je n'aie plus de larmes. C'est alors que j'ai compris que je ne pleurais pas parce que je n'avais pas décroché la timbale – *Qui a envie d'être un abruti de mousquetaire?* – non, je pleurais parce que je n'avais pas eu l'occasion de démontrer à mon père que la fille qu'il avait abandonnée était formidable et talentueuse.

Qu'il aille se faire foutre, me suis-je dit, il ne mérite pas de faire partie de ma vie. C'est lui qui a tout perdu, pas moi.

J'ai décidé que, désormais, je ferais tout pour ne pas avoir une vie triste, juste pour lui prouver qu'il aurait beau faire, il ne pourrait plus jamais me blesser.

Quand je suis entrée dans l'adolescence, les «non» de maman sont devenus de plus en plus automatiques, et ma tendance à la rébellion est passée en quatrième vitesse.

J'avais deux identités. Pour ma mère, ma famille et nos amis, j'étais une fille responsable, travailleuse et obéissante. Je ramenaï à la maison les trophées conquis dans des compétitions de claquettes, et des bulletins scolaires remplis de A. Ma mère ne remarquait jamais mes pupilles dilatées ou mes yeux injectés de sang, ni mes jupes de plus en plus courtes. J'avais une copine plus âgée dont le

1. Britney Spears et Justin Timberlake ont également auditionné lors de cette recherche de talents. (NDA)
2. Groupe des années 80-90. (NDT)

petit ami était *dealer*. Elle me donnait du pot, des champignons, de l'acide, bref, toutes les substances sur lesquelles elle arrivait à mettre la main. Je les revendais à des élèves de cette prestigieuse école qui m'avait fait l'immense faveur de m'accepter, à la grande fierté de ma mère. Cet argent illicite me donnait un sentiment d'indépendance, et il a fini par faire de moi une légende sur le campus. J'étais la vilaine demoiselle dont les gars raffolaient, et qui faisait un peu peur aux autres filles. Tout le monde se demandait comment je pouvais avoir d'aussi bonnes notes en me conduisant aussi mal. C'était tellement facile ! Quand on arrive à s'en tirer constamment sans se faire prendre, on finit par se croire invincible.

Pendant ce temps-là, maman insistait pour que je continue les claquettes. Et je continuais à gagner des prix.

Les compétitions ne se déroulaient pas dans le petit monde de JonBenét, ça non ! Quand un tas de gamines sont sur scène en collants et qu'elles ne détestent pas plaire aux hommes, l'atmosphère qui règne dans la salle est souvent obscène, surtout quand les filles commencent à avoir de la poitrine. Un matin, je me suis réveillée et j'ai découvert que la mignonne et pure adolescente était devenue une jeune Britney aux cheveux bruns. Si vous croyez que seuls les garçons adolescents sont obsédés par le sexe, c'est que vous n'avez jamais vu une fille qui découvre précocement sa sexualité. Ça frappe dur. J'en voulais, et tout le temps. À seize ans, mes hormones étaient incontrôlables. Jamais je n'aurais pu avouer ça à ma mère, mais si je continuais à me produire dans les compétitions, c'est parce que je me disais que les pères des autres filles imaginaient mon corps nu sous ma ceinture. Ça me mettait à l'envers.

J'ai gagné le championnat canadien de danse à claquettes. J'étais fière, d'accord, mais j'aurais été plus heureuse si j'avais été la première dans une activité qui me plaisait davantage.

Un an plus tard, j'ai reçu mon diplôme du secondaire. Et j'en avais carrément assez des claquettes. Mais j'étais une championne nationale. J'avais même eu la chance de danser avec Gregory Hines au Festival de jazz de Montréal. Où tout cela allait-il me mener ? J'ai

ôté mes souliers à claquettes et je suis entrée à l'école de théâtre Dôme du collège Dawson de Montréal – qui se classe tout de suite après l'École nationale de théâtre du Canada.

Je suis tombée amoureuse du théâtre. Au Dôme, je n'ai ni fumé, ni bu, ni consommé de drogue pendant trois ans. C'était le théâtre qui me consommait ! Je ne m'intéressais à rien d'autre.

Après avoir reçu mon diplôme au théâtre Dôme, je décide de rester à Montréal, tandis que mon petit ami, acteur lui aussi, part à New York avec la ferme intention de conquérir l'Amérique. En dépit de tous les obstacles qui s'élèvent devant moi comme devant toutes les Kim Cattrall³ de mon pays (oui, elle est canadienne), je me dis que mes chances de devenir une gloire locale sont excellentes. Un an avant l'obtention de mon diplôme, je suis la seule actrice de mon cours qui a déjà un agent, et pas n'importe lequel. Il représente une autre Canadienne, Elisha Cuthbert, qui joue le rôle de Kimberley, la fille torride de Jack Bauer, dans *24 heures chrono*.

Six mois plus tard, mon petit ami m'appelle pour m'annoncer qu'il a enfin décroché son premier rôle. Il m'invite à le rejoindre à New York pour que je puisse le voir jouer. Après le spectacle, une comédie musicale dans laquelle on finit par le voir nu sur scène, je l'attends à la sortie, assise sous un porche. Une femme d'âge moyen – robe fleurie, un tas de bracelets, foulards vaporeux – m'aborde.

« Excusez-moi, vous êtes actrice ? » me demande-t-elle avec un fort accent *british* aristo qui trahit sa passion pour *Thespis*.

Je suis assise sur les marches d'une école de théâtre !

« Oui. »

J'attends la suite.

3. Actrice anglo-canadienne originaire de Liverpool. Elle s'est rendue célèbre par son interprétation de Samantha Jones, la mangeuse d'hommes de *Sex and the City*. (NDT)

La Montréalaise Natalie McLennan connaît le prix véritable de la gloire. Sa fulgurante carrière d'escorte a été ponctuée de splendeurs et de misères. Recrutée par Jason Itzler, le «roi des proxénètes», elle deviendra Natalia – la fille la plus sollicitée par l'élite new-yorkaise, prisée des vedettes du rock et des athlètes. Le talent de Natalia ne tarde pas à lui valoir la réputation d'escorte la plus chère de la métropole américaine. Le magazine *New York* la surnommait la «femme à 2000\$ l'heure». Dans cet univers où se mêlent drogue, sexe et argent, Natalia recrute Ashley Dupré, une chanteuse en herbe qui finira par se retrouver au cœur d'un des plus importants scandales sexuels et politiques de la décennie. Ce scandale précipitera la chute du gouverneur de l'État de New York, Eliot Spitzer. Fait d'humour noir et d'émotions, *Le prix à payer* relate le périple new-yorkais d'une prostituée de luxe.

En 2004, **Natalie McLennan** commence à travailler pour l'agence d'escortes NY Confidential. Elle a depuis été invitée sur plusieurs plateaux de la télévision américaine et on a parlé d'elle dans les grands journaux et magazines.